

*broché*

LE  
**BREUIL-BENOIST**

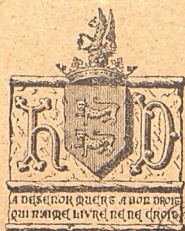
ET LES  
**Collections de M. le Comte de Reiset**

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

PAR

**LE MARQUIS DE FAYOLLE**

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE



CAEN

HENRI DELESQUES, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

RUE FROIDE, 2 ET 4

—  
1891

Z  
5

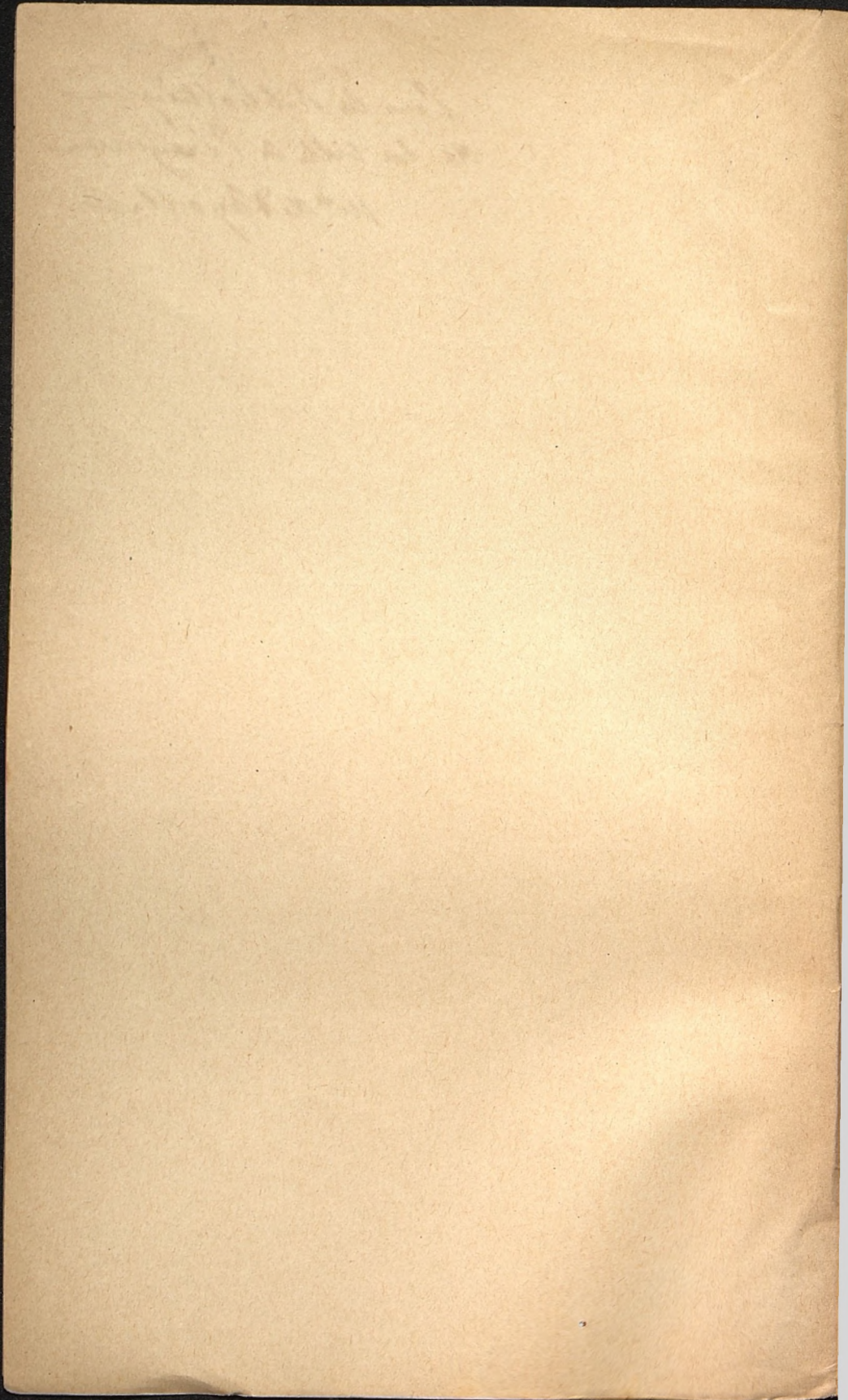


Donné à la bibliothèque  
de la ville de Périgueux  
le 10 Mars 1871

Pour la bibliothèque  
de la ville de Périgueux  
M. de Kayolle







Fayolle

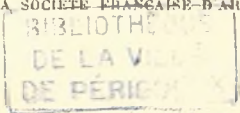
LE  
BREUIL-BENOIST

ET LES  
Collections de M. le Comte de Reiset

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

PAR  
LE MARQUIS DE FAYOLLE

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE



PZ 845

CAEN  
HENRI DELESQUES, IMPRIMEUR-LIBRAIRE  
RUE FROIDE, 2 ET 4

—  
1891



E.P.  
PZ B45  
C 000 2811486

---

---

*Extrait des comptes rendus du Congrès tenu à Évreux par  
la Société française d'Archéologie, en juillet 1889.*

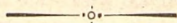
---

---

# LE BREUIL-BENOIST

ET LES

Collections de M. le Comte de Reiset



Quelques kilomètres après avoir quitté Anet, nos voitures s'engageaient dans une allée ombreuse, serpentant au milieu de prairies et d'épais taillis, et s'arrêtaient bientôt devant l'ancien logis abbatial du Breuil-Benoist, où les membres du Congrès d'Évreux recevaient du comte et de la comtesse de Reiset le plus gracieux accueil ; aucun de ceux qui en ont été l'objet n'en a perdu le reconnaissant souvenir.

L'abbaye du Breuil-Benoist fut fondée, en 1137, par Foulques, seigneur de Marcilly, et soumise à la règle de saint Benoît, d'où lui vint son nom. Elle eut l'honneur d'être la tige de la célèbre abbaye de La Trappe et plusieurs de ses vingt-cinq ou vingt-six abbés l'illustrèrent par leurs vertus ou leurs talents. Parmi eux nous distinguons saint Thibaut de Marly-Montmorency, l'ami de saint Louis; Poncet de La Rivière, évêque d'Angers, qui fut de l'Académie et prononça l'oraison funèbre du Dauphin, fils de Louis XIV ; Denis Péguilhan de Larboust, maître de l'oratoire du Roi et conseiller d'État, dernier abbé du Breuil, mort en 1804.



Notre intention n'est pas de refaire ici, après Rateau et Pinet, dans la *Géographie de l'Eure*, et surtout après Berger de Xivrey, membre de l'Institut, l'histoire de l'antique abbaye, mais plutôt de dire quel cadre M. de Reiset a donné à ses collections qui étaient le but principal de notre visite au Breuil.

Les bâtiments de l'abbaye, à peu près ruinés pendant la période révolutionnaire, furent achetés en 1842, par M. le comte de Reiset qui, dès lors, s'attacha à les restaurer et à leur rendre le caractère et la vie qu'ils avaient perdus. Le goût des belles choses, d'ailleurs, était héréditaire dans sa famille, et personnellement nous ne saurions oublier les précieux enseignements de son frère, Frédéric de Reiset, directeur des Musées du Louvre, dont l'œil et le goût impeccables unis à une profonde érudition ont fait longtemps un juge presque sans appel dans toutes les questions d'art.

Ce qui subsiste de l'ancienne abbaye se compose aujourd'hui du logis abbatial, de l'église et des bâtiments conventuels ; tout a été restauré, et il n'est pas un coin qui n'ait été utilisé en vue de recevoir quelque objet précieux ou intéressant au point de vue de l'art, du document ou du souvenir ; car M. de Reiset n'est pas un collectionneur ordinaire attaché à un seul genre de curiosité, et ce n'est pas seulement pendant les loisirs que lui laissaient les hautes charges dont il a été revêtu, ou dans le repos que lui ont imposé les événements, qu'il s'est livré à ses goûts ; mais, comme il nous le racontait lui-même avec une charmante bonhomie, encore tout enfant, il achetait son premier *bibelot*, et depuis lors il ne s'est jamais arrêté. Aussi, le nombre de tout ce qui est rassemblé au Breuil en

meubles, boiseries, faïences, étoffes précieuses, vitraux, émaux, tableaux, gravures, en un mot tout ce qui offre un intérêt à un titre quelconque, est-il incroyable; c'est dire que, malgré l'inépuisable bonne grâce et la courtoisie avec laquelle M. le comte de Reiset nous a fait les honneurs de ses collections, il est impossible à des visiteurs d'un jour de pouvoir les étudier, même superficiellement, et nous nous contenterons, au passage d'une brève énumération, de signaler les objets qui nous ont frappés davantage.

Le logis des anciens abbés, restauré dans un élégant style de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, a été fort heureusement aménagé en vue de recevoir les meubles précieux et les vitrines, dont les bibelots ressortent sur le ton foncé des boiseries et des poutrelles, tandis que les soieries se marient aux ors et aux couleurs éclatantes des plafonds et des vitrages. Une série de portraits de papes, qui nous a paru dater du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui provient d'un couvent de Rome, tapisse tout un côté de la première salle, tandis qu'en face une grande vitrine renferme les plus belles pièces de la collection en verreries, faïences et porcelaines. Nous avons surtout noté de très beaux plats de Rouen et de Nevers. — Au-dessus d'une des portes, de jolis amours, provenant, dit-on, du château d'Anet. — Le vestibule, dont des vitrines remplies de faïences et de menus objets meublent les parois, fait communiquer cette pièce avec le billard, plus spécialement consacré aux soieries et aux étoffes précieuses. Un meuble en contient de remarquables spécimens, en particulier de superbes broderies des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ayant appartenu à des ornements d'église, et deux fragments de tapisseries du temps de Charles VII, objets de haute curiosité,



intéressants par les costumes caractéristiques des personnages et provenant du château de Louye. La cheminée en bois est fermée par une boiserie sur laquelle se détachent en haut relief des amours d'un bon travail.

Le salon qui vient ensuite a été reconstitué avec goût dans le style de la Renaissance ; le plafond à caissons, où se voient des salamandres, fait ressortir un mobilier composé de belles pièces de différentes époques. Citons surtout deux coffres de vieille laque, l'un de Siam, l'autre de Coromandel, tout surchargés de monstres bizarres. La cheminée en pierre a été achetée dans les environs d'Orléans, elle est du temps de François I<sup>er</sup>, avec de beaux reliefs, mais ce qui lui donne un grand prix, c'est un médaillon en bronze, encastré dans le manteau en forme de tympan, représentant François I<sup>er</sup> dans la force de l'âge, de grandeur naturelle, vu de profil et tourné vers la droite. Le modelé, d'un grand caractère, quoiqu'un peu brutal dans l'exécution, indique une recherche de la vérité qui en fait un précieux portrait plutôt qu'une œuvre agréable. Ce beau médaillon a figuré à l'Exposition des Alsaciens-Lorrains, il ne nous souvient pas de l'attribution qui lui fut donnée alors, mais nous croyons reconnaître dans le procédé la main de quelqu'un de ces artistes milanais dont la renommée était alors à son apogée et dont les plus habiles ne dédaignaient pas de marteler le fer des boucliers ou des casques de parade. Dans tous les cas, ce médaillon a dû être modelé du vivant du roi, et sans doute en Italie, mais d'où qu'il vienne, il n'en est pas moins d'un grand prix.

Un escalier de bois noirci, tel qu'on en voit encore



dans quelques maisons normandes, largement éclairé par une grande verrière, conduit au premier étage. Là les appartements s'ouvrent sur une galerie dont le plafond porte les armes de France pour rappeler le séjour que le duc d'Aumale et le prince de Joinville ont fait incognito au Breuil pendant la Commune. Dans les embrasures des fenêtres, des vitrines contiennent des émaux, des faïences, parmi lesquelles nous notons une pièce hors pair : un superbe plat hispano-mauresque, à godrons et à reflets métalliques, d'une rare conservation. Tandis que nous examinons les tableaux et les gravures qui tapissent les murs, M. le comte de Reiset conduit l'une des dames, qui avaient bien voulu se joindre aux excursionnistes du Congrès, devant un charmant clavecin, précieux souvenir de l'infortunée Marie-Antoinette, et pendant quelques instants, accompagnant sa belle voix sur ces touches jaunies, M<sup>me</sup> la générale W. de F. nous tient sous le charme des simples mélodies que la reine affectionnait.

M. de Reiset est un admirateur passionné de Marie-Antoinette, et les objets lui ayant appartenu ou rappelant son souvenir qu'il est parvenu à réunir forment l'une des plus nombreuses et des plus complètes collections connues. Cette étude particulière de la vie intime de la Reine lui a permis de publier un superbe ouvrage couronné par l'Académie Française : *Le journal de Madame Eloffé*, illustré, en grande partie à l'aide de sa collection, d'un grand nombre de documents inédits, précieux pour l'histoire du costume et pour celle de la famille royale. Cette Madame Eloffé, lingère de la Reine et des dames de la Cour, tenait un compte exact de tout ce qu'elle fournissait. Sous la plume de M. de Reiset, ce répertoire d'une modiste est



devenu le cadre de l'histoire au jour le jour de Marie-Antoinette depuis 1787 jusqu'à l'échafaud. Tous les événements, grands et petits, y sont relatés ainsi que les noms de la plupart des hommes ou des femmes qui y ont figuré. Ces pages émues, écrites avec une simplicité pleine de charme, sont inspirées par un culte auquel on se sent heureux de s'associer, et il semble en les lisant que l'auteur aurait dû vivre avec les derniers amis des mauvais jours, le prince de Ligne, le comte de Fersen, les Polignac.

Reprenant notre promenade, nous remarquons dans une chambre voisine un cabinet italien en ébène incrusté d'ivoire et deux belles commodes de l'époque Louis XIV et de la Régence. Le vitrage de cette chambre est fait de charmantes grisailles représentant des femmes vêtues de peplums à la mode du XVI<sup>e</sup> siècle, que l'on dit venir d'Anet. Du reste, l'une des curiosités du Breuil, c'est le grand nombre de ces vitraux civils des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles qui donnent aux fenêtres un aspect de gaieté tout particulier. Les plus précieux sont incontestablement une série de vitraux suisses au coloris doré et transparent et au dessin débordant de costumes étranges et de blasons compliqués.

Au pied de l'escalier se trouve un meuble de sacristie d'un bon travail. En face de la première pièce que nous avons visitée, nous admirons dans un petit salon un poêle allemand en grès vert d'un beau relief et quelques jolis fauteuils Louis XIV, mais le panneau principal de la porte attire surtout notre attention. C'est une peinture représentant une religieuse qui regarde à travers un vitrail; au-dessous, cette inscription satyrique :



Je vois de mes deux yeux, au travers de ce verre,  
Plus de fous mille fois que de sages sur terre.

La salle à manger qui suit ce salon est toute tapissée de faïences ; une élégante collation y attendait les membres du Congrès, et M<sup>me</sup> la comtesse de Reiset, aidée de ses fils, en fit les honneurs de la façon la plus aimable. Avant de nous lever de table, M. le comte de Marsy a remercié, en quelques mots pleins d'à-propos, nos hôtes de leur si gracieux accueil.

A une faible distance s'élève l'église abbatiale, beau monument des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, rendu au culte par M. de Reiset, qui en a restauré une partie et l'a transformée en une sorte de musée religieux. Dans l'état actuel, l'abbatiale du Breuil se compose d'une nef de belles proportions, voûtée à nervures et accompagnée de bas-côtés. Les arcatures qui séparent la nef des bas-côtés sont portées par des piliers composés de colonnettes octogones et non pas cylindriques, contrairement à la mode cistercienne qui n'admettait guère que les piliers fussent cantonnés de colonnes. Cependant le Breuil, qui dépendait des Vaux-de-Cernay, suivait la règle de Cîteaux. M. Palustre a, du reste, fait observer que l'on rencontre des piliers formés de la même façon à la cathédrale de Chartres et à l'étage supérieur de la cathédrale d'Évreux. Un mur formant chevet droit ferme aujourd'hui la nef à la hauteur des transepts qui ont été démolis, mais dont on retrouve des traces à l'extérieur ; le chœur existe encore à l'état de ruine, les murs, les colonnes et les chapiteaux disparaissent sous la verdure et servent de supports à toute une collection de sculptures et de statuettes, étrangères à l'édifice. Le pourtour du chœur est bien conservé, et.



suivant la mode cistercienne, les chapelles sont terminées par un mur droit. La construction du chœur paraît dater du XII<sup>e</sup> siècle, tandis que la nef serait du XIII<sup>e</sup>. Saint Louis, dit-on, vint y prier Dieu de faire cesser la stérilité de la reine Marguerite, et les souvenirs y abondent. A gauche de l'autel, on voit un grand reliquaire doré qui aurait été offert à Hurault de Cheverny, abbé du Breuil, par Henri II et Diane de Poitiers, pour conserver une relique de saint Eutrope. Ce reliquaire porte en effet le chiffre bien connu des derniers Valois qui, par une singulière particularité, se trouve être le même que celui de Hurault de Cheverny. L'origine de la relique de saint Eutrope est assez intéressante pour être rapportée ici. — Guillaume de Marcilly, fils de Foulques, fondateur de l'abbaye, fut fait prisonnier par les Sarrazins pendant la croisade. Ceux-ci l'enfermèrent dans un coffre étroit d'où le captif adressait au Ciel force prières pour en sortir, promettant même s'il revoyait jamais le Breuil d'y construire une belle église. Or, une nuit, Guillaume sentit son coffre soulevé par une force merveilleuse et se trouva déposé au milieu de l'église de Saint-Eutrope, à Saintes. Guillaume construisit, comme il l'avait promis, l'église du Breuil, où il fut enseveli, et où l'on voit encore les restes de son tombeau. Le coffre avait été précieusement conservé à Saintes par les religieux de Saint-Eutrope. Longtemps après, les moines du Breuil s'avisèrent de réclamer pour eux-mêmes ce précieux souvenir de leur fondateur; naturellement ceux de Saintes s'y refusèrent, d'où un procès qui dura cent ans. Il fallut pour le terminer l'intervention du pape, qui décida que le coffre resterait à Saintes, où il s'était arrêté, mais qu'en compensation les religieux



enverraient au Breuil un morceau du bras de saint Eutrope. — L'église du Breuil contient une foule d'objets curieux, meubles, sculptures, objets du culte, etc. L'autel, accosté de quatre colonnes en spirale, est surmonté de beaux anges en bois sculpté. Dans le bas-côté de droite, on voit plusieurs de ces bas-reliefs italiens en albâtre, dont la banalité et la mauvaise facture ont rempli au XVI<sup>e</sup> siècle bien des rétables normands; pourtant l'un d'eux représentant le martyre de saint Érasme sort des sujets accoutumés et de leur médiocrité. Aux murs de la nef sont appendues deux grandes tapisseries sur gros canevas, semis de fleurs, roses et volubilis, sur fond noir. Toutes deux ont été brodées par la reine Marie-Antoinette et par M<sup>me</sup> Élisabeth pendant leur captivité au Temple; l'historique de ces précieuses reliques a été fait par M. de Reiset dans son journal de M<sup>me</sup> Eloffe et nous y renvoyons le lecteur. Un escalier tournant dans une tourelle à l'un des angles de la façade permet de monter sur les bas-côtés et sur les voûtes de la nef, où une immense salle a été aménagée sous les combles. Dans cette salle, des vitrines contiennent une foule d'objets curieux, surtout des soieries et des ornements d'église, chasubles en tapisserie, chapes, etc. Les longs couloirs qui forment les combles des bas-côtés servent de dépendances à ce musée et regorgent d'autres objets: boiseries, fragments de meubles, ferronnerie, etc.

Entre l'église et un curieux logis du XV<sup>e</sup> ou du XVI<sup>e</sup> siècle, reste des bâtiments conventuels, se trouve une cour pittoresque, qui sans doute occupe l'emplacement des anciens cloîtres de l'abbaye. Les murs de cette cour servent de supports à de nombreuses plaques de





cheminée en fonte ouvragée de toutes les époques ; les plus belles sont de Louis XIV et de Louis XV, mais l'une d'elles, qui paraît remonter à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, est aussi rare qu'intéressante. L'habitation des moines, dont nous venons de parler, a été restaurée et rendue habitable ; là aussi on rencontre partout des choses intéressantes ; notons dans une grande pièce un plafond lambrissé et une cheminée curieusement formée de poutres qui proviennent d'une maison de bois à Dreux, où elles servaient de corbeaux. Des monstres bizarres à l'aspect étrange, des dragons scandinaves semblent vomir de leur gueule la partie équarrie des solives.

Nous arrêterons là cette revue du Breuil et de ses collections ; elle est forcément vague et incomplète, peut-être aura-t-elle la bonne fortune de raviver les souvenirs de ceux de nos collègues qui ont pris part à cette charmante excursion ; ce serait notre seul but si nous n'avions aussi celui de renouveler à nos aimables hôtes nos remerciements pour leur gracieuse hospitalité.

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PERIGUEUX









P

84